
Heike DELITZ, *Bergson-Effekte. Aversionen und Attraktionen im französischen soziologischen Denken*

Christian Papilloud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/3873>

DOI : [10.4000/ress.3873](https://doi.org/10.4000/ress.3873)

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 25 mai 2018

Pagination : 276-280

ISBN : 1663-4446

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Christian Papilloud, « Heike DELITZ, *Bergson-Effekte. Aversionen und Attraktionen im französischen soziologischen Denken* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 56-1 | 2018, mis en ligne le 29 août 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/3873> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.3873>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Librairie Droz

Heike DELITZ, *Bergson-Effekte. Aversionen und Attraktionen im französischen soziologischen Denken*

Christian Papilloud

RÉFÉRENCE

Heike DELITZ, 2015, *Bergson-Effekte. Aversionen und Attraktionen im französischen soziologischen Denken*, Weilerswist, Velbrück Wissenschaft, 538 p.

- 1 Le livre de Heike Delitz est une thèse d'habilitation. Il a pour thème l'influence d'Henri Bergson sur la sociologie française. L'ouvrage est composé de 16 chapitres disposés en quatre parties qui s'enchaînent chronologiquement. La première partie porte sur Bergson, Émile Durkheim et les durkheimiens (p. 45-130). Elle est suivie d'une transition sur l'œuvre et les lectures contemporaines de Bergson (p. 131-164). La seconde partie porte sur la réhabilitation de la pensée de Bergson (p. 165-241). La troisième partie analyse la réception de Bergson chez André Leroi-Gourhan, Georges Canguilhem, Gilbert Simondon, Gilles Deleuze, Claude Lévi-Strauss, Pierre Clastres, Cornelius Castoriadis et Georges Bataille (p. 243-434). La dernière partie fait le bilan de cette réception et en tire les conséquences pour la théorie sociologique contemporaine (p. 435-487). Le livre est accompagné d'une imposante bibliographie, d'un index des noms et des concepts. Dans cette présentation, nous privilégions un exposé du contenu du livre par partie, à l'exception du chapitre introductif que nous décrivons en tant que tel afin de bien saisir le projet de Delitz. Les titres des parties ainsi que les extraits de l'ouvrage que nous citons ont tous été traduits par nous.
- 2 *Bergson dans la pensée sociologique française. À la recherche d'une trace* [chapitre introductif]. « [Il] s'agit de chercher [...] la trace du philosophe Henri Bergson dans la pensée sociologique (et ethnologique) française » (p. 13). Ce « paradigme caché » (p. 14) que Bergson livre aux sciences sociales repose sur une théorie de la « différence comme

différenciation » (*ibid.*), une théorie du monisme pluriel (*ibid.*), et ce que Delitz nomme le « nouveau vitalisme qui considère l'homme comme un être vivant, la vie étant à la fois la condition et l'objet de sa connaissance » (*ibid.*). Si ce paradigme est caché, c'est que Bergson fut la victime de Durkheim et des durkheimiens. Ils ont contribué à un anti-bergsonisme qui s'estompera avec le renouvellement de la philosophie française dans les années 1930. On retrouve alors les trois théories qui forment le paradigme bergsonien dans « l'ensemble du siècle philosophique français » (p. 24).

- 3 *L'effet Bergson : les aversions disciplinaires (Bergson et l'École française de sociologie)* [partie 1]. Ce premier effet Bergson, Delitz le décrit comme la participation « non consentie » de Bergson à « la formation de l'école sociologique française autour d'Émile Durkheim » (p. 46). Bergson représente pour Durkheim la référence négative de sa sociologie, l'auteur qu'il ne faut pas citer, dont Durkheim souligne le caractère anti-scientifique et mystique. Cette attitude de Durkheim vis-à-vis de l'œuvre de Bergson est particulièrement visible dès 1895, et se durcit dans *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912). Néanmoins, Durkheim n'est pas complètement insensible à la philosophie de Bergson. Par exemple, dans sa sociologie religieuse il retient l'idée selon laquelle le social émerge de l'effervescence collective (p. 66). Il en va de même à propos de la croyance profondément liée à la destinée existentielle (*ibid.*). On retrouve également cette affinité dans les écrits de propagande de Durkheim, qui coopère d'ailleurs avec Bergson à cette occasion. Néanmoins, chez les durkheimiens, l'opposition entre Durkheim et Bergson est un fait établi. Par exemple, Henri Hubert marque son intérêt pour la manière dont Bergson conçoit le temps et la durée. Pour autant, sa conception du temps restera fermement ancrée dans la sociologie durkheimienne. Maurice Halbwachs est quant à lui résolument anti-Bergson, notamment dans sa théorie de la mémoire collective portée par le sujet social comme sujet véritable de la mémoire, au détriment du sujet individuel. Marcel Mauss enfin compare le travail de Bergson à de l'« hitlérisme » ou – ce qui revient presque au même – à une légitimation de l'hitlérisme (p. 104). Pour Delitz, cette aversion des durkheimiens vis-à-vis de Bergson indique surtout à quel point il a été mal compris, un malentendu entretenu par Paul Nizan, Julien Benda ou encore Georges Politzer (p. 131-133). Néanmoins, Bergson trouve aussi ses émules, certains malgré eux comme Jean-Paul Sartre, d'autres (Maurice Hauriou, Jean Hyppolite par exemple) envers et contre tous.
- 4 *La pensée de Bergson réhabilitée : une nouvelle philosophie et une nouvelle sociologie* [partie 2]. L'appareil méthodologique de Bergson repose sur « des concepts dynamiques » (p. 172) – par exemple l'élan vital ou la durée – afin de s'affranchir des oppositions conceptuelles telles que l'ordre et le désordre, le possible et l'impossible. Pour Bergson, opérer par paires conceptuelles binaires nous voile une partie de la réalité. Par exemple, en opposant ordre et désordre, on évince le fait que l'ordre puisse contenir du désordre. De plus, ces paires de concepts opposés empêchent de prendre en considération le devenir et, par conséquent, les nouvelles caractéristiques que la réalité affirme lorsqu'elle se transforme (p. 198). Bergson adresse cette critique à la philosophie, mais la sociologie n'est pas en reste. D'ailleurs dans les années 1930, Bergson développe une sociologie où la société est l'actualisation régulière d'une tendance à la vie collective au sein de laquelle les formes de la vie individuelle se différencient. En philosophie comme en sociologie, Bergson formule une même « idée directrice (prendre la dimension temporelle, le devenir, au sérieux), ainsi que le problème bergsonien correspondant : penser de manière à la fois nouvelle et adéquate

la liberté, l'indétermination » (p. 204). En sociologie, cette idée prend la forme d'une réflexion sur « l'actualisation différenciatrice du virtuel » (*differenzierende Aktualisierung des Virtuellen*, p. 213) où le social est, selon Bergson, le vital. Delitz revient en détail sur les différentes corrections qui, selon le philosophe, doivent amender la sociologie française pour pouvoir décrire la société comme société en devenir, comme société ouverte. Cette société ouverte est animé par les forces créatrices qui viennent des individus et font la matière même de toute société. Elles sont l'objet fondamental de la sociologie. Pour Delitz, cet argument va contribuer à l'influence de Bergson dans les sciences humaines en France.

- 5 *L'effet Bergson II : l'innovation par l'attraction. Les théorèmes bergsoniens au cœur des concepts de sociologie en France* [partie 3]. Delitz commence par montrer l'influence de Bergson sur ce qu'elle nomme le « "vitalisme technologique" » de Leroi-Gourhan (p. 245). Elle retrouve la trace de Bergson dans la conception de l'extériorité chez Leroi-Gourhan comme manifestation d'un élan vital, dans l'idée de tendance comme virtualité, dans le collectif comme société ouverte ou en devenir, dans l'inventivité technique des différentes sociétés dont Leroi-Gourhan parle. Elle passe ensuite à Canguilhem – « celui qui se réclame le plus explicitement de Bergson » (p. 283) – et décrit sa conception d'une interdépendance entre le normal et le pathologique qui jette les bases d'un renouvellement du vitalisme bergsonien (p. 269-271). La référence à Bergson se retrouve également chez Simondon – « "grand lecteur de Bergson" » (p. 292) – qui, de manière analogue à Leroi-Gourhan, formule une « théorie de la matérialité » (p. 291) comme présupposé d'une sociologie des objets techniques inspirée de Bergson. Delitz retrouve ces affinités chez Deleuze, Lévi-Strauss, Clastres, Castoriadis et Bataille, tous contributeurs d'une sociologie bergsonienne. Parfois, ces affinités sont plus implicites qu'explicites. Par exemple, Deleuze qui propose une nouvelle lecture de Bergson en lien avec une théorie de la société ne s'y réfère dans son œuvre qu'implicitement (p. 359). Chez Lévi-Strauss en revanche, Bergson est explicitement présent au sein de son structuralisme, celui-ci intégrant les idées de devenir et de différenciation des structures. Chez Clastres, les emprunts à Bergson sont moins explicites, même s'il importe la plupart des concepts de Bergson en ethnologie et met l'accent sur la virtualité comme point de départ et motivation de l'action sociale (p. 399). Chez Castoriadis, « les affinités à Bergson, voire les identités restent implicites » (p. 405) puisque Castoriadis ne mentionne pas Bergson au sein de son œuvre. Enfin, Bataille « vitalise la sociologie de Durkheim-Mauss-Lévi-Strauss » (p. 427) tout en proposant une synthèse originale de Bergson et Nietzsche, de laquelle il tire sa conception énergétique de la société.
- 6 *La pensée sociologique française entre aversion et attraction vis-à-vis de Bergson* [partie 4]. Dans la dernière partie de son ouvrage, Delitz fait le bilan de son étude. Elle propose un paradigme bergsonien pour la théorie sociologique dont le cœur est une « sociologie de la vie » (p. 436). Un tel paradigme se doit de mettre l'accent sur « les inventions incessantes, le devenir autre du social » (p. 453). Il n'est ni déterministe, ni individualiste (voir p. 459-461) et il ne se résume pas à une théorie critique (de l'économie, du pouvoir). Il trouve son point de départ dans la matérialité du social et reconstruit ses transformations depuis le corps, les perceptions sensibles, les émotions jusqu'aux ordres symboliques et imaginaires des sociétés. Delitz repère ici un lien avec les théories de l'acteur-réseau (p. 467) qui suivent une voie analogue en faisant du social un fait d'association, et de la société un assemblage d'associations (p. 479-480).

Néanmoins, à la différence de ces théories, la sociologie de la vie met l'accent sur le caractère temporel de l'incessante différenciation/actualisation de la société.

- 7 L'ouvrage de Delitz est indiscutablement un travail très riche sur Bergson et sa réception par des penseurs français qui ont marqué l'histoire des sciences humaines au xx^e siècle. Rapporté à son auteur, ce travail met également bien en évidence le parcours intellectuel de Delitz qui s'est consacrée de longue date à l'étude de la pensée sociale française et de la sociologie durkheimienne. Il peut être considéré comme la synthèse d'une quête personnelle qui culmine dans ce qu'elle appelle un « paradigme », nous dirons une perspective bergsonienne à partir de laquelle elle aspire à stimuler l'innovation en théorie sociologique. Certes, si l'on s'en tient aux publications de ces deux dernières décennies en Allemagne qui ont pour objet la sociologie et la philosophie sociale française, on y trouve des propositions qui convergent vers celle de Delitz. Néanmoins, c'est à notre connaissance la première fois que l'entreprise est menée avec une telle systématité et avec une telle ampleur.
- 8 Naturellement, c'est le lot de tout ouvrage et celui-ci ne fait pas exception, on peut relever quelques difficultés. D'abord, le lecteur, en particulier le sociologue, aura du mal à accepter le fait que le titre fasse référence à la pensée sociologique française, alors que le corps de l'ouvrage ne traite nullement des sociologues français, excepté la première partie où Delitz met en évidence les débats autour du rapport entre Bergson et l'école durkheimienne – une partie pas toujours impartiale néanmoins. Il aurait été sans doute moins ambigu de parler des résurgences de la pensée de Bergson dans la philosophie sociale française du xx^e siècle, quitte à publier à part la première partie de l'ouvrage sur les conflits entre Bergson et les durkheimiens. Une seconde difficulté tient au choix des auteurs que Delitz mobilise dans la troisième partie de son ouvrage. Pourquoi ces auteurs ? On ne le sait pas, Delitz ne légitime ni ne discute son choix. Ce manque de justification se retrouve dans les rapprochements que Delitz établit entre Bergson et ces auteurs, rapprochements parfois forcés (Deleuze, Clastres ou Castoriadis par exemple). Enfin, le paradigme sociologique bergsonien caché que Delitz vise à réhabiliter est, d'une part, défini essentiellement par la négative – Delitz s'attachant surtout à dire ce qu'il n'est pas – et, d'autre part, proche du fourre-tout. On y trouve les concepts clés de Bergson, des emprunts au post-structuralisme et aux théoriciens des réseaux, auxquels viennent se mêler les émotions et l'imaginaire. Bref, certains y verront inévitablement un collage de tendances à la mode. À la décharge de l'auteur, le « paradigme » défendu par Delitz n'est pas présenté comme un produit fini, mais bien comme un chantier auquel il s'agit de s'atteler. On attend donc de voir la suite.

AUTEURS

CHRISTIAN PAPILOU

Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg – Institut für Soziologie